

ventre : mais que c'était uniquement des ministres Jurieu et Claude dont il avait voulu parler. » — Il disait au second de se bien donner garde de croire qu'il fût semblable à leur frère sacristain de Saint-Louis, qui, selon les qualités des saints, changeait les parements d'autel et mettait un jour du rouge, l'autre jour du blanc, puis du noir et ensuite du violet ; et qu'il était janséniste à Port-Royal, lorsqu'on lui faisait bonne chère, et puis moliniste chez les Jésuites, lorsqu'on lui procurait des pensions ; qu'il le priait de désabuser le P. de la Rue et ses confrères du collège qu'on lui avait dit être fort indignés contre lui. » Le P. La Chaise lui répondit :

« Il n'est pas nécessaire, Monsieur, que vous demandiez justice à personne. Les beaux vers que vous me faites l'honneur de m'envoyer hier vous la rendent parfaitement à l'égard des jésuites qui doivent vous mettre au rang de leurs meilleurs amis, comme je fais en mon particulier, et qui par conséquent ne sauraient prendre pour eux l'*hoste triumphato* de votre épitaphe. Mais comment défendez-vous le *sanctus Arnaldus*, qui est mort dans toutes les obstinations de toutes les erreurs condamnées par l'Église ; *defensor veri*, contre les décisions de cette même Église, qui a blâmé, condamné sa doctrine de fausseté et même d'hérésie, dont le livre de la *Perpétuité* n'est pas tout à fait exempt ; contre le Pape et le tribunal de la sacrée Inquisition, qui ont censuré ses ouvrages, et mis la plupart de ses livres dans l'*Index* des livres défendus ; et contre la Sorbonne qui, en blâmant sa doctrine, l'a exclu de sa société. Je crains fort que pour vous rendre justice sur tous ces points une palinodie ne soit nécessaire. Mais je m'aperçois que vous la faites en partie, en blâmant l'*arbiter æqui*. La liberté avec laquelle je vous dis mon sentiment est une preuve de la parfaite amitié avec laquelle je suis, Monsieur, etc. »

Le P. Bourdaloue, plus indulgent, assura à Santeuil que sans avoir recours au parement d'autel, il travaillerait à le justifier auprès des pères de la Compagnie ; qu'il n'aurait pas de peine à y réussir, qu'il y avait déjà travaillé avec succès, que le P. de la Rue était tout à fait converti, et qu'il irait au premier jour au collège pour convertir les autres. Il paraît que l'éloquence du célèbre prédicateur n'eut pas, à Louis-le-Grand, tout le succès qu'il attendait. Le P. Jouvençy persista à demander le changement de *parement d'autel*.

Cependant le public, déjà initié au débat qui s'agitait entre les révérends pères et leur ancien élève, en suivait, en riant, les

péripéties. Un moment on crut que Santeuil avait tout à fait désavoué l'épitaphe et aussitôt ces vers coururent :

Santeuil, ce renommé poète,
Avait plus haut qu'une trompette
Crié partout : je suis l'auteur
Des vers sur Arnauld le docteur.
Un jour donc qu'au milieu des rues
Il les prônait jusqu'aux nues,
Déclamant des mains et des yeux
Comme un Tabarin glorieux,
Pour en relever le mérite ;
Qu'entends-je ? lui dit un Jésuite.
Quoi ! Santeuil notre bon ami
Vante si fort notre ennemi,
Et loue Arnauld l'hérésiarque
Que notre invincible monarque
Et le Saint-Père tant de fois
Ont proscrit par leurs justes lois !
La paille entre nous est rompue.
Lors Santeuil plus sot qu'une grue,
« Père, un fou, dit-il, est l'auteur
De ces vers. » (Point ne fut menteur
S'il voulut parler de lui-même,
Car il l'est au degré suprême.)
« Je ne voudrais de bonne foi
Choquer jésuites ni le Roi,
Et je suis prêt sur cette affaire
De jurer comme au formulaire ;
Même pour n'être pas suspect
De manquer pour eux de respect,
Si Jouvençy, Bours et Commire
Me commandent de me dédire
Des hymnes que j'ai fait jadis
Sur les grands saints du Paradis,
J'enverrai mes vers aux diables,
Et traitant les actes de fables,
Les raierai du calendrier,
Hors saint Ignace et saint Xavier. »

Santeuil commençait à trouver que c'était « bien du bruit pour six méchants vers qu'il avait faits en badinant sur les bords d'un étang ». Cette boutade ne désarma point Jouvençy.

« Que tardez-vous ? lui écrit-il. Souffrirez-vous que cette tâche reste à votre nom et qu'on vous appelle le fauteur, le protecteur, la trompette de l'hérésie ? Ne vous embarrassez pas des louanges de notre société. Cet ennemi dont Arnauld a triomphé c'est le Roi, le Pape, la Sorbonne. C'est ainsi que tout le monde l'entend. Voyez ce que vous avez à faire. Voulez-vous que je fasse la rétractation en votre nom ? Ce serait là un coup d'ami.

Le malheureux Santeuil se décida enfin à se rétracter. « Surtout, lui mande son intraitable maître, expliquez-vous nettement et positivement. » C'était le point difficile. Santeuil pensa satisfaire les plus exigeants par cette note dont il accompagna une seconde épître adressée à Jouvençy :

« *Ejectus et exul* : — remettez le point à la place d'où on l'a méchamment ôté. — *Sanctus Arnaldus* : je n'ai jamais écrit ces mots. C'est un vaurien qui a ajouté *Sanctus* pour me rendre odieux. — *Hoste triumphato* : doit s'entendre de Jurieu, de Claude et des Calvinistes. — *Veri defensor* : de la *Perpétuité de la foi*. — *Arbiter æqui* : est une expression trop poétique dans un si grave sujet, je m'en repens, je me suis plus préoccupé de l'harmonie que de la vérité. Voilà les vrais sens de ces vers : les autres, je les désavoue, *ita me Deus amet*. Je maudis la sacrilège version française de l'épithète... »

Cette seconde épître était intitulée :

Santolinus Victorinus
Ad eundem Josephum Juvencium S. J.
De suo Epigrammate,
Præter auctoris spem ac mentem,
Divulgato et interpretato.

Le poète accablait d'éloges le P. Rapin, le P. Commire, le P. de la Rue et toute la société, il jurait qu'il abhorrait tout ce que le Saint-Siège avait frappé d'anathème, et il ajoutait ces deux vers en s'adressant à Arnauld :

Ictus illo fulmine,
Trabate Doctor, jam mihi non amplius,
Arnalde, saperes.

« Atteint par cet anathème, si illustre que tu sois, ô Arnauld, tu n'aurais plus raison à mes yeux. »

Ce *saperes* ranima la querelle. Les Jésuites ne furent pas contents de ce conditionnel. Ils voulaient qu'il mit *sapias* « tu n'as plus raison à mes yeux ». Les Jansénistes au contraire lui demandaient de tenir au moins à son *saperes* qui sauvait leur honneur et le sien. Santeuil, pour les contenter tous, fit faire deux sortes d'exemplaires de son épître. Dans les uns, qu'il envoya aux Jésuites, on lisait *sapias* et dans les autres, destinés à ses amis de Port-Royal, il avait laissé *saperes*. Tout fier d'avoir trouvé ce biais, Santeuil s'en allait répétant partout qu'il n'avait pas chanté la *palinodie*. Hélas ! sa joie fut de courte durée. Il apprit bientôt que les révérends pères avaient découvert son artifice et qu'ils se disposaient à confondre sa fourberie. « Il était dans des transes mortelles, dit un historien de cette bataille ; il écrivait à tous les jésuites de ses amis pour leur demander quartier ; le moindre Jésuite qu'il rencontrait, il l'abordait brusquement, et, le reconduisant d'un bout de Paris jusqu'au collège, il lui faisait ses doléances avec le ton, l'air et les gestes que ceux qui ont l'avantage de le connaître peuvent s'imaginer, et criant à pleine tête, il récitait par cœur l'apologie qu'il venait de donner au public, appuyant surtout sur ces endroits qu'il répétait plusieurs fois : *Veri sanctissima custos, docta cohors...* Enfin, il fallait l'écouter bon gré mal gré, et fût-ce le frère cuisinier des Jésuites, rien ne lui servait de n'entendre pas le latin, de sorte que le chemin n'était pas libre dans Paris à tout homme qui portait l'habit de Jésuite ; Santeuil les attendait au passage et, se jetant à la traverse, les poursuivait son apologie à la main, jusqu'à la porte du collège exclusivement, car je ne sais quelle terreur panique l'empêchait de passer outre. » Le P. Commire justifia les appréhensions et les terreurs de Santeuil par la publication d'une pièce de vers qui a pour titre *Linguarium* (le Baïllon de Santeuil). Ce fut le coup suprême. Le poète demanda grâce. Bourdaloue au nom de ses confrères, lui annonça que la paix était faite.

« Soyez en repos, le rancunier est déjà converti, et c'est lui-même qui me charge de vous en assurer. Vos vers lui ont paru très-beaux, et ils le sont en effet. Il n'y a point de rancune qui puisse tenir contre la poésie ; j'entends contre la vôtre. Je serai ravi de voir l'hymne de saint André : plût à Dieu que toutes celles du Bréviaire romain fussent de votre façon ! Car il y en a qui ne sont pas soutenables, quoiqu'elle soient

le mérite de l'antiquité. Je suis, Monsieur, plus que personne du monde, très-parfaitement et très-sincèrement à vous (1). »

Le P. Jouvency à son tour écrivit à Santeuil pour lui dire qu'il avait eu tort de prendre trop au sérieux certaines expressions un peu fortes de ses lettres :

« Monsieur, j'ai lu dans un petit livre couvert de papier bleu, qui court à ce qu'on dit dans tout Paris, deux extraits de lettres que l'on cite comme vous ayant été écrites et signées de ma main. Je ne me souviens pas de vous avoir écrit tout ce que l'on y dit comme de moi... Je vous prie, si vous avez peine à me montrer mes lettres, de m'envoyer une copie fidèle de ce que je vous ai écrit. Il me semble que l'on me fait bien dire des choses auxquelles je n'ai jamais pensé. »

Les gracieuses flatteries de Bourdaloue, les fines excuses de Jouvency réconcilièrent tout à fait Santeuil avec le collège Louis-le-Grand. Mais de nouvelles tribulations l'attendaient du côté de Port-Royal. Les amis d'Arnauld reprochaient au poète d'avoir trahi la vérité. « Le lâche Santeuil, s'écrie dom Clément, effrayé de l'orage, eut la faiblesse de chanter la palinodie, et se couvrir d'opprobre... » Santeuil leur répondait qu'un médecin n'est pas obligé de désespérer son malade, il leur disait même, à demi-voix, qu'il s'était conduit de manière à

1. Santeuil savait être reconnaissant. Son admiration et son affection pour Bourdaloue lui firent commettre quelques extravagances. Ainsi, par exemple, Bossuet lui écrivit que le célèbre jésuite doit prêcher dans sa cathédrale. Aussitôt il prend la résolution d'y aller ; mais il n'avait pas de voiture, il voit dans la cour de l'abbaye le cheval de la boulangère de la maison ; il monte, après avoir pris un grand manteau noir pour couvrir les paniers, et arrive à Meaux d'où il envoie immédiatement ce billet au prieur de Saint-Victor : « Sans doute vous êtes en colère contre moi, mais comment refuser un si grand prélat que M. Bossuet, pour aller entendre un si excellent prédicateur que le P. Bourdaloue ? Et pourquoi la boulangère est-elle si longtemps à parler avec notre frère convers ? Je suis avec soumission. »

Un jour Bourdaloue devait prêcher dans l'église de la Salpêtrière. Santeuil se hâta d'aller prendre place. Les suisses qui gardaient la porte le voyant venir lui dirent : où allez-vous, Monsieur ? — Où je vais ? répondit Santeuil, entendre le sermon. — Et qui êtes-vous pour vouloir entrer ? — Qui je suis ? — Je suis un homme assez connu dans le monde, je suis Santeuil. — Ah ! vous êtes Santeuil, le poète fou, vous n'entrerez pas, repartirent les suisses. — J'entrerai, répondit Santeuil, et vous êtes des coquins que je ferai casser aux gages. Il se jeta dans la foule de toutes ses forces et entra malgré les suisses ; après quoi il leur dit des injures et fit cent plaisanteries sur leur nation, dont bien des gens rirent de tout leur cœur.

leur permettre de le compter toujours au nombre des admirateurs du grand docteur. Ces assurances clandestines ou évasives ne satisfaisaient point les Jansénistes. Ils voulurent que le public fût bien assuré que Santeuil se repentait de sa palinodie et qu'il était revenu au bercail de la Grâce. Continuant la guerre poétique commencée par les Jésuites, ils publièrent plusieurs pièces de vers dont les plus célèbres furent *Santolius pendens* (Santeuil au gibet) et *Santolius pœnitens* (Santeuil repentant).

Dans la première pièce, l'auteur feint que Santeuil, illustre par ses poésies et encore plus recommandable par la bonté de son cœur, l'innocence de ses mœurs et la beauté de son esprit, étant allé en Flandre au tombeau de M. Arnauld, pour obtenir de Dieu le pardon d'un parjure qu'il avait fait par mégarde, était tombé entre les mains des Espagnols qui le conduisirent à Bruxelles où il fut condamné par l'Inquisition à être pendu et étranglé, s'il ne rétractait les vers qu'il avait faits à la gloire de M. Arnauld. Il aima mieux se laisser pendre que de se dédire. Il monte au gibet en invoquant le saint docteur dans les termes mêmes de l'épithaphe qu'il avait eu le malheur de désavouer :

Dive Arnalde, tibi devotum respice vatem,
Docte senex, veri defensor et arbiter æqui,
Qui portu in placido, tot tempestatibus actus,
Hoste triumphato, et sacra tellu requiescis,
Ejectum ad sanctas venientem suscipe sedes.
Molinista, heu, vixi : at Jansenista peribo...

Le bon et Janséniste Rollin est l'auteur de la seconde pièce, *Santolius pœnitens*. Santeuil accablé de remords voit l'ombre d'Arnauld lui apparaître. Le docteur reproche son ingratitude au poète qui se prosterne et demande pardon. Voici quelques vers traduits, sur commande, par Boivin le jeune :

... O ciel ! où m'a réduit une jalouse rage !
Des vers dignes de moi, nobles, harmonieux,
Ornaient du grand Arnauld le tombeau glorieux ;
J'ai rougi d'avouer ma gloire et mon ouvrage ;
Lâche, j'ai rétracté le pieux témoignage
Que la religion, la foi, la vérité
M'avaient dans un lieu saint elles-mêmes dicté !

... Malheureux ! et je vis, et je respire encore,
Le jour offre à mes yeux la clarté que j'abhorre...
... Moi-même je me fuis ; mais, hélas ! en tous lieux,
L'image de mon crime est présente à mes yeux.
Dans ces cruels accès d'une fureur pressante
L'ombre du grand Arnauld nuit et jour m'épouvante :
... Il m'appelle, il s'approche, et poussant un soupir :
Quoi ! dit-il, quoi ! Santeuil, as-tu pu me trahir ?
Je t'aimai, tu m'aimais, et ta bouche infidèle
Aujourd'hui désavoue une amitié si belle !
A ces mots jusqu'au cœur vivement pénétré,
De violent remords je me sens déchiré.
O toi qui libre enfin d'une pénible course
Possèdes du vrai bien l'inépuisable source,
Qui dans un saint repos à jamais rétabli
Des haines d'ici-bas bois l'éternel oubli :
Cher Arnauld, prends pitié de ma douleur mortelle,
Vois mes pleurs, laisse agir ta bonté paternelle :
Criminel à tes pieds humblement prosterné,
De haine et de risée objet infortuné,
Honteux, chargé de fers, je viens, triste victime
M'offrir au châtement que mérite mon crime....

Un autre traducteur du *Santolius pœnitens*, se donnant plus de liberté, a ajouté à la pièce de Rollin quelques vers qui peignent bien Santeuil et qui sont pleins de piquantes allusions à des traits fort connus de sa vie :

... Dans le cloître, à la ville, à la cave, au grenier,
A l'hôtel de Condé, chez Thierry, chez Regnier (1),
Tout ce que j'aperçois me reproche mon crime
Et d'Augustin me nomme enfant illégitime.

1. Le grand Condé l'aimait beaucoup et M. le Prince partagea l'affection de son père pour le poète. Un jour Santeuil étant à la table de son auguste ami, madame la duchesse lui donna un soufflet parce qu'il n'avait pas encore fait des vers à sa louange. Quoique ne ce fût qu'en riant, Santeuil en parut fâché. Un moment après, madame la duchesse s'étant fait apporter un verre plein d'eau, elle le lui jeta sur le visage pour laver, disait-elle, l'affront qu'elle lui avait fait. Santeuil dit alors qu'il était bien juste que la pluie vint après le tonnerre. Il fit une belle pièce de vers sur ce soufflet.

Santeuil était chez un de ses amis composant des vers pour la sœur de M. Pelletier qui allait épouser M. Turgot. Il entend sonner huit heures du soir : *Il faut que je rentre*, dit-il, *car les moines, quand je reviens tard, ne font que crier*. Loin de retourner au couvent, Santeuil va chez Thierry, son imprimeur. Madame Thierry lui dit qu'il est heure indue ; Santeuil envoie

J'ai beau cabrioler, contrefaire Arlequin (1),
Sauter, danser et rire, et boire de bon vin (2) :

chercher des biscuits, des oranges, du bon vin, anime les ouvriers, les fait travailler toute la nuit. Le matin sa pièce était imprimée.

Santeuil était le premier enthousiasmé de ses vers ; et quand il en avait fait qu'il croyait meilleurs que les bons qu'il faisait d'ordinaire, il demandait à ceux à qui il les montrait, s'ils y connaissaient du Pèrier, Régnier, Ménage ? Si on lui répondait qu'on les y connaissait, il arrachait ses vers de la main de celui qui les tenait, et le pressait de leur aller donner des gardes, parce qu'ils se pendraient infailliblement quand ils verraient les vers qu'il avait faits.

1. Arlequin Dominique, ayant fait faire son portrait, voulut encore des vers latins de Santeuil pour mettre au bas. Il fut le voir en habit ordinaire, il en fut mal reçu. Santeuil tenant la porte entr'ouverte, lui fit brusquement et coup sur coup, cent questions l'une après l'autre, qui il était, pourquoi il venait, s'il avait quelque chose à lui dire, comment il le connaissait, de quelle part il venait, et où il l'avait vu, et tout cela sans attendre aucune réponse ; après quoi il lui ferma la porte au nez.

Dominique surpris, ne se rebuta point. En effet, quelques jours après, s'étant mis en chaise avec son habit de théâtre, sa sangle, son épée de bois, son petit chapeau et son manteau rouge, il fut heurter à la porte de Santeuil, quoiqu'elle fût entr'ouverte. *Qui est là ?* cria Santeuil qui composait. Dominique ne répondant rien mais continuant de frapper, Santeuil qui avait demandé cinq ou six fois qui est là, et qui avait même dit : *Entrez, importuné par le même bruit et ne voulant pas se lever de son siège, dit en colère : Oh ! quand tu serais le diable, entre si tu veux*. Dominique, ayant pris la balle au bond, jeta son manteau rouge en arrière, prit son masque, mit son chapeau et entra brusquement. Santeuil surpris, tendit les bras, ouvrit de grands yeux et se tint immobile quelque temps, bouche béante. Dominique était resté assez longtemps dans une posture qui répondait à l'étonnement du poète, en changea et commença à courir d'un bout de la chambre à l'autre, en faisant mille postures. Santeuil, revenu de sa surprise, fit les mêmes tours dans sa chambre. Dominique voyant que le jeu lui plaisait, tira son épée de bois et allongeant et raccourcissant le bras, lui donnait de petites tapes. Santeuil irrité lui rendait de temps en temps des coups de poings que l'autre savait esquiver. Ensuite Arlequin détachant sa sangle et Santeuil prenant son aumusse ils se firent sauter l'un et l'autre. *Mais quand tu serais le diable, s'écria enfin Santeuil, si faut-il que je sache qui tu es*. Qui je suis, répondit Dominique, je suis le Santeuil de la comédie italienne. — *Oh ! pardi, si cela est*, reprit Santeuil, *je suis l'Arlequin de Saint-Victor*. Dominique leva son masque et ils s'embrassèrent comme les meilleurs amis du monde.

2. M. de Sully, Santeuil et deux de leurs amis se promenaient aux Tuileries. On parla de l'excellence des vins, les uns tenaient pour le champagne, les autres pour le bourgogne. Pour moi, dit Santeuil, je suis pour l'un et pour l'autre. Quand le vin de Champagne me manque, je trouve l'autre meilleur, et quand j'ai du champagne, j'oublie facilement que je n'ai pas de bourgogne ; la vie est pleine de misères, il faut bien s'y accommoder.

Le chagrin avec moi se mêle dans la danse,
Se cache en mon aumusse, et vient sans que j'y pense.
Par mes contorsions aux enfants je fais peur (1),
Et je suis à moi-même un spectacle d'horreur.
Ce qui faisait jadis mes plus douces délices
Me chagrine, m'ennuie et me sert de supplice.
Mes aimables oiseaux autrefois mes plaisirs (2)
Ont changé leur ramage en de tristes soupirs ;
Leur chant est languissant, leur voix me paraît dure,
Toujours sur le même air de parjure, parjure.
Le fantôme d'Arnauld sans cesse me poursuit.
Dans mon lit étendu je le vis l'autre nuit.
... Illustre et saint vieillard, pardon, je vous conjure,
Pardon, la corde au cou, de mon lâche parjure.
Voici la torche au poing un pauvre pénitent
Reconnaissant sa faute et vraiment repentant.
Si grande qu'elle soit elle est bien pardonnable.
Hé ! qui n'aurait tremblé de l'ordre redoutable
De me congédier hors du pays latin
Par lettre de cachet, à Quimpercorentin !
Il est vrai que l'exil, ferme, comme vous êtes !
Ne vous toucha jamais ; mais nous craintifs poètes,
Nous aimons, les pieds chauds, à composer nos vers,
En repos, sans courir les terres et les mers.

1. On connaît ces vers de Boileau :

A voir de quel air effroyable
Roulant les yeux, tordant les mains,
Santeuil nous lit ses hymnes vains,
Dirait-on pas que c'est le diable
Que Dieu force à louer ses saints ?

2. Sa passion favorite était les serins. Lorsqu'il fit l'épithaphe de Lulli, un de ses serins, s'étant mis sur sa tête, chantait d'une manière si agréable, qu'il lui semblait que l'âme de ce célèbre musicien était passée dans le corps de ce petit animal pour lui inspirer quelque pensée digne de son sujet. Santeuil le trouva mort le lendemain ; il le pleura et le regretta longtemps. Il lui avait coûté vingt écus, il était d'un blanc à éblouir et fort familier.

A la fin d'un repas chez l'abbé Sautoir, comme on eut servi le dessert, Santeuil prit quantité de biscuits, de macarons et de massapains, avec des confitures sèches et des pâtes de groseilles et d'abricots, en disant à chaque pièce qu'il empochait : « Voilà qui sera bon pour mes oiseaux. » Et s'apercevant que les valets le regardaient avec des yeux d'envie, il leur dit : « Que vous seriez heureux vous autres, si vous étiez à la place de mes oiseaux, j'aurais autant de soin de vous, que vous voyez que j'en ai d'eux. » La compagnie s'étant mise à rire, l'abbé pria Santeuil de métamorphoser ses valets en oiseaux. « Je m'en garderai bien, répondit Santeuil, de l'appétit dont je les vois ils ravageraient tous nos coteaux et toutes nos plaines. » (Santoliana, etc., par M. Dinouart.)

Il ne convient pas que le jovial et burlesque Santeuil prononce le dernier mot sur le tombeau du célèbre docteur de Port-Royal. Une parole plus grave et plus instructive doit planer sur les cendres d'Arnauld ; nous l'empruntons à Bossuet : « *Arnauld avec ses grands talents, disait-il, est inexcusable d'avoir tourné toutes ses études, au fond, pour persuader le monde que la doctrine de Jansénius n'avait pas été condamnée.* » C'est pourquoi de ces grands talents il ne reste rien qui compte dans le trésor de notre littérature religieuse ; que leur a-t-il donc manqué ? ce n'est ni la méthode, ni le travail, ni l'ardeur, ni l'occasion, mais la lumière chaude et féconde de la vérité catholique aimée et pratiquée, c'est l'attachement sincère à la sainte Église romaine. On raconte qu'Arnauld n'osait se promener dans le jardin de sa petite maison de Bruxelles que lorsqu'on avait tendu des toiles d'un mur à l'autre pour le dérober à la vue des voisins. Le docteur avait mis aussi entre lui et le soleil radieux de la foi le voile de l'érésie. Dans cette ombre froide et stérile, semblable aux arbres que les feux du midi n'échauffent jamais, il ne produisit que des fruits sans parfum et sans couleur qui sont tombés et restés dans la poussière du grand siècle. C'est à d'autres rameaux qu'il faut chercher les fruits d'or, c'est à d'autres chrétiens qu'il faut demander les œuvres immortelles. Ce n'est pas du côté du bien, de la vérité, de la lumière, qu'on trouve les traces laissées par Arnauld dans l'histoire. Son influence ne se constate que du côté du mal, de l'erreur, des ténèbres. Il continua le rôle d'*homme fatal* que Saint-Cyran avait inauguré. Avec une habileté extrême et une invincible constance, il tissa la trame subtile dans laquelle le Jansénisme s'enveloppa pour cacher ses dogmes affreux, séduire les beaux esprits et les simples et se soustraire aux anathèmes de l'Église. Sans Arnauld, les doctrines de l'*Augustinus* seraient mortes, étouffées dans le gros *in-folio* de l'évêque d'Ypres. Il leur communiqua la clarté de son esprit, la correction de son style, la force et les finesses de sa dialectique, et, pendant près d'un demi siècle, il travailla sans relâche à étendre leur domination. Il fut, aux yeux de ses contemporains, la personnification du Jansénisme, au point que lorsqu'il mourut on pensa que cette hérésie descendait avec lui dans la tombe. « M. Arnauld est mort, écrivait l'abbé de Rancé, voilà bien des questions finies. »

L'abbé de Rancé se trompait. Le vieux docteur laissait à la secte cent quarante volumes destinés à lui servir de viatique et d'arsenal ; il laissait un chef formé depuis longtemps à son école, animé de son esprit entêté et batailleur, possédé de sa haine contre Rome : le père Quesnel. A ce nom, les *Réflexions morales*, la bulle *Unigenitus*, les Appelants, les miracles du diacre Paris se présentent à nous, faisant suite à l'*Augustinus*, aux constitutions d'Innocent X, d'Alexandre XIII, aux Messieurs et aux dames de Port-Royal, aux prodiges de Saint-Cyran. Nous ne savons si nous aurons un jour le courage de raconter l'histoire de cette seconde génération de « la grande famille ». Est-il nécessaire d'assister au complet et hideux épanouissement des doctrines augustinienes au milieu des ruines du xviii^e siècle, pour les maudire et reculer de dégoût devant les hommes qui les ont propagées ? Le triste spectacle que le Jansénisme nous a donné pendant le xviii^e siècle ne suffit-il pas ? Hélas ! nous avons vu de saintes âmes précipitées dans l'erreur opiniâtre, de nobles caractères entraînés à se couvrir de ridicule et de honte, de vigoureux génies frappés de stérilité, des gloires radieuses souillées ou amoindries, la littérature et l'art jetés dans un moule étroit et glacé, le libertinage grandissant, l'autorité royale méprisée, l'Église déchirée et la France détournée pour longtemps des traditions chrétiennes qui avaient fait sa grandeur. En présence de tous ces ravages, nous n'avons que trop le droit, sans attendre de nouveaux crimes, de condamner Port-Royal au nom de notre foi et de notre patriotisme indignés, et de redire le mot de Joseph de Maistre : *tout Français ami des Jansénistes est un sot ou un Janséniste.*

FIN.

TABLE DES MATIERES.

PRÉFACE.	5
I. — Le péché originel des Arnauld. — Vocation spontanée de la mère Angélique. — Erreurs de copiste. — La journée du guichet. — Parodie de Polyeucte. — La vraie beauté morale. — Théologie de Corneille. — Bataille de Maubuisson. — Révélation janséniste. — Saint François de Sales à Port-Royal.	13
II. — L'Église catholique à la fin du seizième siècle. — Situation religieuse de la France dans les premières années du dix-septième siècle. — Le saint et le sectaire. — Du Vergier de Hauranne et Jansénius : leur étroite liaison, leur projet de réforme. — Jansénius d'après sa correspondance	33
III. — L'abbé de Saint-Cyran : son caractère, ses débuts littéraires. — Question royale, défense de la brebis du chapitre de Bayonne, Apologie pour l'évêque de Poitiers. — Équipée de Saint-Cyran contre les Jésuites dans cette ville. — Conférences secrètes. — Le P. de Condren. — M. d'Andilly. — Modèle de style épistolaire. — Dialogue d'Eudoxe et de Philanthe. — M. Sainte-Beuve dit oui et non. — Saint-Cyran à Paris. — Esprit de principauté. — La Somme des fautes du P. Garasse. — Direction spirituelle. — Le <i>Chapelet secret</i> : ses effets. — <i>Petrus Aurelius</i> : Jansénisme et Gallicanisme. — Symbole de Saint-Cyran. — Son arrestation.	63
IV. — L' <i>Augustinus</i> , expliqué par M. Sainte-Beuve. — Doctrine des cinq Propositions. — L'auteur de <i>Port-Royal</i> peint par lui-même.	92
V. — Les dernières œuvres et les derniers jours de M. de Saint-Cyran, ses reliques et son culte	116